

## Introduction générale

---

Thierry BONZON, Rémi FABRE, Jean-Michel GUIEU,  
Elisa MARCOBELLI et Michel RAPOPORT

---

### Un cadre temporel dicté par la confrontation avec la guerre

Les limites chronologiques qui ont été choisies pour cette évocation des « défenseurs de la paix » méritent tout d'abord une explication. L'année 1899, prise comme point de départ à la veille de l'entrée dans le xx<sup>e</sup> siècle, a été marquée par la première conférence de La Haye, appelée à l'époque « Conférence internationale de la paix ». Certes, aurait-il été possible de remonter un peu le cours du temps, de commencer par exemple en 1889, année de l'exposition universelle de Paris et de l'affirmation d'un mouvement international pour la paix<sup>1</sup>. Mais nous avons choisi de centrer l'analyse sur les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, sur une période assez courte et dominée par la possibilité, puis par la réalité d'un affrontement généralisé des grandes puissances européennes dans un conflit à l'échelle planétaire.

Autre choix délibéré, celui de ne pas se limiter à l'avant-guerre, une expression rétrospective, et une « période » qui ne se termine pas pour tous les belligérants – faut-il le rappeler? – en août 1914, l'Italie par exemple n'entrant en guerre qu'en 1915 et les États-Unis qu'en 1917. Les appels de paix du président Wilson, qu'étudie dans cet ouvrage Carl Bouchard, relèvent donc à la fois de l'avant-guerre d'un point de vue américain et de la guerre en acte du point de vue de la situation mondiale.

Les études qui sont ici présentées ne se contentent donc pas d'aborder, pour certaines d'entre elles, les tentatives faites pour empêcher le déclenchement des hostilités avant 1914, mais cherchent dans un certain nombre d'autres cas à comprendre comment, en temps de guerre, la paix a pu être réclamée, rêvée, espérée, préparée. Si, pour les deux grands volets entre lesquels ont été réparties les contributions, « Cultures de paix » et « Face aux

---

1. Telle est par exemple la limite chronologique qui a été adoptée dans son ouvrage de référence par Verdiana Grossi : GROSSI Verdiana, *Le pacifisme européen 1889-1914*, Bruxelles, Bruylant, 1994.

défis de la guerre », le premier est davantage tourné vers le début du siècle, « la Belle Époque », la période qui a précédé les hostilités, et le second vers la guerre mondiale elle-même, il n'y a volontairement pas eu de découpage chronologique strict. Dans les deux parties, en effet, un certain nombre de contributions et d'essais couvrent la totalité de la séquence 1899-1917, et les réactions face au défi de la guerre, étudiées dans la seconde partie, se déploient déjà dans l'avant 1914, que ce soit face à la guerre italo-turque ou à l'égard des guerres balkaniques.

Nous avons bien eu conscience en adoptant cet angle d'approche de prendre le contre-pied des idées reçues et des découpages historiques les plus fréquents qui font de la Grande Guerre une coupure absolue et situent à l'été 1914 « les derniers jours de l'ancien monde », selon le titre d'une exposition qui fut présentée à la Bibliothèque nationale de France au printemps 2014<sup>2</sup>. Il ne s'agissait évidemment pas de nier l'évidence et l'importance du cataclysme mais de chercher à en mieux comprendre la portée, telle qu'elle a été vécue par les contemporains eux-mêmes, dont l'existence, dans la mesure où elle n'avait pas été brutalement interrompue par la violence des combats, constituait bien une sorte de « pont vivant » entre « le monde d'hier » et l'interminable présent de la guerre. Même s'ils ne pouvaient plus désormais parler de la paix qu'au passé ou au futur, cette dernière n'était pas complètement sortie d'eux, ni de leurs souvenirs, ni de leurs espérances. C'est de cette présence, de ce fantôme de la paix au sein même de la « culture de guerre », que plusieurs interventions se sont efforcées de parler. Idéalement, en étudiant la défense et les défenseurs de la paix entre 1899 et 1917, on a pu tenter de bâtir une forme de chiasme scientifique qui envisagerait tant la présence de la guerre dans la paix que la présence de la paix dans la guerre.

En fixant comme terme l'année 1917, nous avons par ailleurs écarté de notre réflexion la paix des vainqueurs et la création de la SDN, questions essentielles mais qui pourraient à elles seules faire l'objet d'un autre volume et qui donneront lieu, n'en doutons pas, à de nombreux travaux au moment du centenaire du traité de Versailles. Dans ce volume, nous nous en sommes donc tenus à la paix qui n'a pas eu lieu, qui n'était pas possible, qui n'était pas encore là, une paix que, jusqu'en 1917 encore, beaucoup de ceux qui ne s'étaient pas résignés à l'hécatombe européenne, ou de ceux que celle-ci avait fait sortir de leurs gonds ou de leur conformisme – car les défenseurs de la paix en temps de guerre mondiale ne sont plus forcément les mêmes qu'en temps de « paix armée » – imaginaient encore comme un « retour au monde perdu », une paix « blanche », « sans annexions ni indemnités ». Mais en même temps, comme le suggère vigoureusement Norman Ingram<sup>3</sup>,

2. MANFRIN Frédéric et VEYSSIERE Laurent (dir.), *Été 14. Les derniers jours de l'ancien monde*, Paris, BnF/ministère de la Défense, 2014.

3. Voir dans le présent volume l'article de Norman Ingram intitulé « Reconfigurations du pacifisme », p. 391-401.

c'est bien pendant la guerre elle-même que semble s'amorcer un changement de paradigme, que s'éveille un pacifisme « nouveau style », non plus « patriotique », mais « intégral ».

## « Les défenseurs de la paix »

L'expression « les défenseurs de la paix » a été choisie de préférence à celle de « pacifistes », un mot qui nous a paru un peu chargé d'ambiguïtés, dont le sens s'est profondément transformé au cours du xx<sup>e</sup> siècle, tout en ne cessant de faire débat, et qui n'est sans doute pas applicable à toutes les attitudes de défense de la paix que nous avons voulu rassembler sans en exclure aucune. Nous sommes ici dans une perspective proche de celle du regretté Charles Chatfield, qui, dans son essai intitulé « Thinking about Peace in History », publié dans le volume d'hommage à Peter Brock, *The Pacific Impulse in Historical Perspective*<sup>4</sup>, revient sur les ambiguïtés du mot pacifisme, écartelé entre son sens strict (et d'usage courant) de refus de principe de toute guerre, et son sens d'origine, plus général, mais en même temps plus technique, de doctrine et d'activité visant à faire disparaître la guerre des rapports internationaux. Chatfield apprécie la distinction typologique proposée par Martin Ceadel entre pacifisme (refus de toute guerre) et « pacifisme » (lutte contre le fléau de la guerre mais acceptation de la légitime défense et, s'il le faut, de la guerre pour le droit), comme l'expression presque oxymorique de « *Patriotic pacifism* » employée par Sandi E. Cooper dans son « histoire définitive du mouvement pour la paix dans l'Europe du xix<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup> », une expression qui suggère le décalage entre le sens actuel que donne le grand public au mot pacifisme et l'attitude réelle des pacifistes européens d'avant 1914 par rapport à la défense nationale. Mais Chatfield déclare pour sa part préférer l'expression plus large et plus immédiatement compréhensible d'« avocat de la paix » (« *Peace advocate*<sup>6</sup> »), ce qui lui permet d'examiner ensuite les différentes formes de plaidoyer en faveur de la paix (« *Varieties of Advocacy*<sup>7</sup> »).

Nous nous situons pleinement dans cette perspective qui souligne la pluralité des mouvements de paix et des argumentaires, mais le mot « défenseurs » que nous avons retenu nous a semblé d'acception plus large encore que le mot « avocats », son quasi-synonyme, mais qui possède un sens premier plus strictement lié au droit et renvoie plus nettement à un

4. Dycx Harvey L. (dir.), *The Pacific Impulse in Historical Perspective*, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press, 1996, p. 36-51.

5. « Sandi Cooper's definitive history of the nineteenth-century European peace movement », *ibid.*, p. 38.

6. *Ibid.*, p. 37. Notons que l'expression anglophone « *Advocate of peace* » avait été utilisée dès 1823 par l'American Peace Society pour baptiser son principal organe de propagande et ce dernier portait encore ce titre à la période qui nous intéresse ici, malgré certaines modifications au cours du xix<sup>e</sup> siècle.

7. *Ibid.*, p. 41.

personnage et une procédure judiciaires. Ce choix exprime notre intention d'élargir le plus possible le spectre de notre étude et de chercher vraiment à prendre en compte toutes les attitudes et les formes d'action en faveur de la paix.

L'expression « défenseurs de la paix » peut ainsi renvoyer, nous semble-t-il, à des groupes et des individus qui peuvent relever de trois cas de figure, si on veut de trois cercles concentriques de plus en plus étendus : tout d'abord ceux qui font de la paix leur but explicite et unique (toutes les ligues et associations pour la paix, réseaux internationaux, fondations pour la paix) ; ensuite des membres de mouvements et de courants qui font de la paix un des buts affichés de leur action, tout en ayant d'autres objectifs qui les définissent d'abord (c'est le cas de la Ligue des droits de l'homme, des partis socialistes, de certaines ligues féministes, des syndicalistes ou coopérateurs, de certaines organisations religieuses ou maçonniques, etc.). Enfin, troisième cas possible, celles ou ceux qui sans avoir forcément d'identité et d'activité militante ont pu, à tel ou tel moment, agir ou réagir en faveur de la paix : défenseurs de la paix au café du village, électeurs « antitroisannistes », grévistes ou manifestantes en temps de guerre, mutins, insoumis, ou « fraternisateurs » sur le front.

À cette diversité des organisations et des acteurs ou des actrices s'ajoute évidemment la diversité des façons de concevoir la défense de la paix, des plus radicales aux plus modérées, des tentatives menées avec tact pour intéresser et influencer les élites dirigeantes, aux appels au soulèvement des « damnés de la terre », mais aussi des argumentations les plus sentimentales et moralisatrices aux plus rationnelles, « scientifiques », utilitaristes.

## Avancées, jonctions et croisements historiographiques

Comme nous avons voulu établir un pont entre l'avant-guerre et la guerre, nous avons également tenté dans ce volume de relier entre eux les différents acteurs et « objets » d'histoire de la paix que l'historiographie a traditionnellement séparés, ou a abordés en ordre dispersé et à des moments divers. Notre objectif a été en particulier de réunir et de croiser les regards de deux traditions historiographiques, celle des *Peace Studies* et celle de l'histoire du mouvement ouvrier.

On le sait, les regards, les curiosités, les recherches des historiens sont eux aussi des objets d'histoire soumis à la mobilité des temps, étroitement dépendants des urgences et des problématiques du présent. Notre démarche n'a nullement prétendu en faire abstraction, mais a cherché au contraire à en tirer le meilleur parti, puisque notre colloque dans son intitulé même, « approches actuelles, nouveaux regards », entendait rendre compte d'une histoire de la paix profondément renouvelée. En même temps, bien sûr, nous avons gardé à l'esprit que, sans méconnaître la fécondité des

nouveautés apportées par le flux temporel, il convenait de ne pas toujours prendre son parti des reflux, et de ne pas laisser tomber dans le dédain ou l'oubli des acquis historiographiques du passé.

Pour suggérer ce changement de paysage historiographique dans l'histoire de la défense de la paix, dont le présent volume est une des illustrations, on pourrait partir d'une des remarques faites par Sandi E. Cooper dans l'introduction de son *Patriotic Pacifism*<sup>8</sup> publié en 1991 : reprenant la distinction classique, et opérée dès l'époque, entre « pacifisme socialiste » et « pacifisme bourgeois », les « deux courants de paix distincts qui fleurissaient en Europe avant 1914 », elle remarquait que « l'internationalisme socialiste a été étudié si fréquemment qu'il a été souvent considéré comme le seul<sup>9</sup> ». Un quart de siècle plus tard, on ne jurerait pas, surtout en France, que le grand public intéressé par l'histoire ne continue pas à considérer comme seul existant le « pacifisme socialiste » et à ne pouvoir citer que la personnalité emblématique de Jaurès. Mais si on se place au niveau des travaux scientifiques, comme le faisait Sandi E. Cooper, on pourrait remarquer que le rapport de proportion entre les études sur le « pacifisme bourgeois » et celles sur le « pacifisme socialiste » s'est passablement modifié. L'histoire de l'internationalisme socialiste a une position beaucoup moins dominante, même si elle s'est poursuivie et renouvelée. La figure de Jaurès reste très présente et le centenaire de son assassinat a donné lieu à plusieurs travaux novateurs et approfondis<sup>10</sup>, pendant que se poursuit en France la grande édition critique de ses écrits<sup>11</sup>. Peu après les « Défenseurs de la paix », un important colloque a été organisé début 2014 par la Société d'études jaurésiennes sur « L'Internationale et les internationalismes face à la guerre ». Les travaux en ont été publiés depuis dans deux numéros des *Cahiers Jaurès*<sup>12</sup>. Toutefois, comme le remarquait Emmanuel Jousse dans son introduction à ce colloque, tout en appelant à un nécessaire renouvellement, « depuis les années 1980 les études sur l'internationalisme ouvrier se sont ralenties<sup>13</sup> ».

On peut en effet avoir l'impression que l'histoire du mouvement ouvrier dans sa forme « canonique » ou « marxisante », mais même dans ses formes

8. COOPER Sandi E., *Patriotic pacifism: Waging war on war in Europe 1815-1914*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1991.

9. « *By 1914, two distinct currents of peace activism flourished in Europe. Socialist internationalism has been studied so frequently that it is often considered to be only one* », *ibid.*, p. 4. La même historienne souligne la complexité du pacifisme « bourgeois » qu'elle caractérise ainsi : « *The second approach, a secularly based internationalism, derived from religious and humanistic ideals, and reinforced by social science analyses, was developed by a diverse community of middle class, sometime conservative, sometimes radical voices* », *ibid.*

10. Voir en particulier CANDAR Gilles et DUCLERT Vincent, *Jean Jaurès*, Paris, Fayard, 2014.

11. *Cœuvres de Jean Jaurès*, Paris, Fayard. Dix tomes sont d'ores et déjà parus. On signalera en particulier le t. XIII, *L'armée nouvelle*, 2012, édition établie par Jean-Jacques Becker.

12. « 1914. L'Internationale et les internationalismes face à la guerre », vol. I, *Cahiers Jaurès*, n° 212-213 (avril-septembre 2014) et vol. II, *Cahiers Jaurès*, n° 215-216 (janvier-juin 2015).

13. *Cahiers Jaurès*, n° 212-213, *op. cit.*, p. 19.

hétérodoxes, a été quelque peu délaissée. Les organisateurs du colloque sur les défenseurs de la paix, qui avaient lancé un appel à communications sur l'ensemble des canaux et réseaux scientifiques internationaux, ont été très frappés de constater qu'aucune des quelque cent propositions reçues ne portait sur les mouvements et prises de positions pour la paix de la Révolution russe, alors même que le terme chronologique de l'année 1917 aurait pu inciter à des initiatives en ce sens. Quatre années plus tard, au moment où ce volume est publié, les travaux liés au centenaire de l'année 1917 n'ont que partiellement modifié la donne. Une revue non exhaustive des principaux colloques consacrés à la révolution russe<sup>14</sup> montre que la question de la paix (ou de la révolte contre la guerre) ne donne pas lieu à une entrée spécifique, ni même le plus souvent à une communication, à la différence par exemple des questions de genre, des questions coloniales ou des questions artistiques, qui sont très souvent mises en rapport avec le processus révolutionnaire. C'est davantage dans les colloques consacrés aux mutineries de 1917 qu'on pourra trouver mention des processus de révolte qui se développent au sein de l'armée russe<sup>15</sup>. Un cas spécifique a suscité l'intérêt en France, celui de la mutinerie au cours de l'été 1917 des soldats russes cantonnés au camp de La Courtine<sup>16</sup> dans la Creuse, dans une région du Limousin où par ailleurs le mouvement pacifiste socialiste était particulièrement influent. Mais pour la question plus vaste des mouvements qui animent toute l'armée russe à partir de la première révolution de février-mars 1917, Alexandre Sumpf suggère<sup>17</sup> que c'est davantage l'éclatement des tensions sociales entre les officiers de la caste nobiliaire et la masse des paysans soldats, et le processus de démocratisation accélérée, qui expliquent ces refus d'obéir, plutôt qu'une révolte pacifiste contre la boucherie des tranchées davantage attestée dans l'armée française par exemple.

Même s'il faut donc encore attendre que soient proposés des éclairages nouveaux sur l'histoire complexe des rapports entre les mouvements révolutionnaires et le pacifisme, les auteurs du présent volume n'ont pas voulu prendre leur parti d'une sorte de trou d'air historiographique et un certain

14. Voir par exemple : « Trajectoires d'octobre 1917, origines, échos et modèles de la Révolution », colloque international, Paris, 19-21 octobre 2017, EHESS et labex Tepsis; « Espoirs, utopies et héritages de la Révolution russe », colloque international, Bruxelles, 2-4 novembre 2017, CARCOB et ULB; Fondation Gabriel Péri, « Journées d'études sur le centenaire de la Révolution russe et l'année 1917 », Pantin, 31 mars 2017; « 1917-2017, Russian Revolution Centenary », colloque international, Londres, 4 novembre 2017, Russian Revolution Centenary Committee; « 100 years since The Russian Revolution », colloque international, University of Granada, 15-17 novembre 2017; « The Wider Arc of Revolution: The global impact of 1917 », conférence internationale, Austin, University of Texas, 27 octobre 2017.

15. « 100 ans après. Les mutineries », colloque international de Soissons, 9-10 juin 2017.

16. « 1917-2017. Héros, mutins, proscrits », La Courtine, 16 septembre 2017, colloque du Centenaire, association La Courtine.

17. Sumpf Alexandre, « Les formes de refus révélatrices des reconfigurations sociales : éclatement démocratique et violences sociales dans l'armée russe en 1917 », communication au colloque international de Soissons, 9 juin 2017. Voir aussi, Sumpf Alexandre, *La Grande Guerre oubliée. Russie 1914-1918*, Paris, Perrin, 2014.

nombre de mises au point sur des aspects pas toujours connus de la lutte pour la paix du mouvement ouvrier ont été insérées dans cet ouvrage.

Le lecteur pourra constater par ailleurs que les problématiques du « pacifisme bourgeois » suscitent, quant à elles, un assez grand nombre de travaux et d'interrogations. Il n'est plus, en général, il est vrai, baptisé ainsi, même si le rôle de certains grands capitalistes en faveur de la paix peut être mis en évidence avec la Dotation Carnegie pour la paix internationale, et si plus haut encore dans l'échelle sociale, au niveau des têtes couronnées, les efforts du prince Albert de Monaco (qui échoue il est vrai à convertir Guillaume II, malgré leur passion commune pour la mer), ses tentatives pour promouvoir un Institut international de la paix et agir en faveur de la paix européenne méritaient d'être retrouvés<sup>18</sup>. Cet ouvrage n'en est certes pas à prétendre que le capitalisme d'avant 1914 portait en lui la paix comme l'arc-en-ciel derrière l'orage, mais il peut en revanche rappeler que certains défenseurs de la paix l'ont cru, et ont tenté d'en convaincre l'opinion, à l'image de Norman Angell dans son célèbre best-seller, *La grande illusion*.

L'un des objectifs du colloque de Paris de janvier 2014 était en tout cas de travailler à combler le déficit de la recherche française en matière d'histoire de la paix. Marquée durablement par les effets cumulés du discrédit qui a frappé en France le mouvement pacifiste à la suite de la défaite de juin 1940, puis de la guerre froide, où il a pu être instrumentalisé par le bloc soviétique, la paix a depuis lors constitué un objet d'étude délaissé par les historiens français, peu sensibles à la « *Peace History* » qui s'est surtout développée en Grande-Bretagne, en Allemagne, dans les pays scandinaves, au Canada et aux États-Unis, pays dans lequel elle a émergé dès les années 1960, non sans un certain esprit militant<sup>19</sup>. Il est donc frappant de constater que les milieux pacifistes français sont bien mieux étudiés hors de nos frontières<sup>20</sup>, et que les principales figures françaises qui ont œuvré en faveur de la paix internationale et qui ont souvent été récompensées par un prix Nobel de la paix, tels Frédéric Passy, Paul d'Estournelles de Constant ou Léon Bourgeois n'ont que trop peu intéressé les historiens français<sup>21</sup>.

18. Au cours du colloque, la présence de son actuel successeur, Albert II, a manifesté une continuité notable d'inspiration et d'intérêt pour l'histoire de la défense de la paix.

19. VAN DEN DUNGEN Peter et WITTNER Lawrence S., « Peace History: An Introduction », *Journal of Peace Research*, vol. 40, n° 4, 2003, p. 363-375.

20. Voir à ce sujet les nombreux travaux produits par les historiens nord-américains, par exemple COOPER Sandi E., « Pacifism in France, 1889-1914: International Peace as a Human Right », *French Historical Studies*, vol. 17, n° 2, 1991, p. 359-386; du même auteur, « French Feminists and Pacifism, 1889-1914: The Evolution of New Vision », *Peace & Change*, vol. 36, n° 1, janvier 2011, p. 5-33; INGRAM Norman, « Pacifisme ancien style, ou le pacifisme de l'Association de la paix par le droit », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier-mars 1993, p. 2-5; CLINTON Michaël, « Coming to Terms with "pacifism": the French Case, 1901-1918 », *Peace & Change*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 1-30; BOUCHARD Carl, *Le citoyen et l'ordre mondial, 1914-1919 : le rêve d'une paix durable au lendemain de la Grande Guerre, en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis*, Paris, Pedone, 2008.

21. Voir cependant quelques heureuses exceptions : BARCELO Laurent, *Paul d'Estournelles de Constant (prix Nobel de la paix 1909) : l'expression d'une idée européenne*, Paris, L'Harmattan, 1995;

Pourtant, ce qui ressort surtout des études que nous présentons n'est autre que l'importance et le caractère souvent anticipateur des efforts entrepris autour des ligues de paix pour donner à la défense de la paix un support juridique susceptible de réguler les relations internationales, de prendre la relève dans le jeu des puissances des traditions du « droit des gens » et du « concert européen », auxquelles les dirigeants et les milieux diplomatiques continuaient de se référer. Si pour ces derniers, « tirer l'épée » restait une option normale si les « intérêts vitaux » de leur pays ou même son « honneur » paraissaient mis en cause, les nouveaux experts du droit international cherchaient à promouvoir une autre logique et d'autres modes de fonctionnement « plus civilisés ». On peut juger quelque peu illusoire la croyance à l'efficacité, presque au remède miracle, de l'arbitrage dans les milieux prônant la paix par le droit, il n'en reste pas moins que les bases juridiques qui ont présidé à la régulation des relations internationales et des rapports entre les nations après la Grande Guerre, de la SDN à l'ONU, ont été pour l'essentiel forgées dans cette période d'avant 1914.

Par ailleurs, les études contenues dans le présent ouvrage attestent de manière, nous semble-t-il, assez frappante que l'histoire de la paix ne se limite pas à la dualité entre pacifisme socialiste et pacifisme bourgeois, et que d'autres acteurs, en particulier les intellectuels, à l'image de Bertrand Russell, de Romain Rolland et de Stefan Zweig, et plus encore d'autres actrices devaient être prises en compte. L'archipel englouti des femmes contre la guerre, des « défenseuses de la paix », est sorti de l'oubli et on doit être reconnaissant aux chercheuses et historiennes d'avoir profondément renouvelé notre vision quand bien même il faut rappeler que les figures emblématiques qu'évoquent ici en particulier Verdiana Grossi et Sandi E. Cooper constituent des « sentinelles de paix », au mieux de fragiles avant-gardes – on ne peut qu'être frappé ici des expressions guerrières qui viennent sous la plume, même quand il s'agit de paix – et que les « masses féminines » et même les grandes organisations féministes sont davantage allées, comme leurs homologues masculins, vers les unions sacrées. À cet égard la figure de Marie-Louise Puech, « une pacifiste au travail en pleine guerre », qu'évoque ici Rémy Cazals peut paraître assez représentative, même si, par ailleurs, le point de vue féminin dans sa spécificité lui donne des réactions et une sensibilité face à la guerre qu'on peut trouver différentes de celles de ses homologues masculins de l'Association de la paix par le droit qu'elle regarde et décrit avec beaucoup de lucidité critique.

---

TISON Stéphane (dir.), *Paul d'Estournelles de Constant, prix Nobel de la paix 1909. Concilier les nations pour empêcher la guerre (1878-1924)*, Rennes, PUR, 2015. Voir également NIESS Alexandre et VAÏSSE Maurice (dir.), *Léon Bourgeois, du solidarisme à la Société des Nations*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2006; SORLOT Marc, *Léon Bourgeois 1851-1925 : un moraliste en politique*, Paris, Éditions Bruno Leprince, 2005.



## Un échec du combat culturel pour la paix ?

On soulignera par ailleurs que les analyses de ce livre abordent largement les questions culturelles et se réfèrent aux analyses et problématiques de l'histoire culturelle. Elles reflètent par-là non seulement la situation historiographique du moment présent, mais les préoccupations même des acteurs étudiés, tant la question du changement culturel, de l'émergence d'une culture et de valeurs de paix qui devait passer par l'éducation et le combat contre les idées reçues et les visions traditionnelles, ou paresseuses, de l'histoire est omniprésente au sein des mouvements et congrès de paix du début du xx<sup>e</sup> siècle. Nous avons voulu souligner cette importance en intitulant la première partie de cet ouvrage « Cultures de paix », mais en réalité les problématiques culturelles sont également présentes dans la confrontation directe avec le « défi de la guerre » qui fait l'objet de la seconde partie. On pourrait retrouver dans l'ensemble du volume une illustration de ce chiasme scientifique dont nous avons parlé, soit la présence d'une culture de guerre ou d'une « culture de la violence » dans la paix, celle que s'efforçaient de combattre les pédagogues de la revue *Le Volume*, mais qu'exprimaient parfois de façon assez crue les antipacifistes dans la *Revue des Deux Mondes*; mais inversement la persistance obstinée d'une culture de paix dans la guerre, qu'elle soit rivée au corps et à l'esprit des masses paysannes catholiques de la vallée du Pô, ou qu'elle soit exprimée avec désespoir, avec chaque nerf de leur corps, par des femmes révoltées telle Jane Ellen Harrison.

En fin de compte, cet ouvrage tel qu'il se présente, avec sa pluralité de points de vue, d'objets et d'acteurs ou actrices, avec ses aperçus et ses angles morts, avec ses constats et ses interrogations, doit être replacé dans le cadre des travaux et des problématiques qui marquent le centenaire de la Première Guerre mondiale. Il voudrait en même temps légèrement déplacer le questionnement en substituant à un « pourquoi la guerre ? » qui sourd de plusieurs ouvrages marquants, avec des réponses insistant assez souvent sur le caractère à la fois fortuit et cataclysmique d'un déclenchement qui constituerait une sorte de grand « bug », de gigantesque malentendu déclenché par des somnambules<sup>22</sup>, un « pourquoi pas la paix ? ». Cette question

22. Voir CLARK Christopher, *Les somnambules, été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013, et aussi : AFFLERBACH Holger et STEVENSON David (dir.), *An Improbable War? The Outbreak of World War I and European Political Culture before 1914*, Oxford/New York, Berghahn Books, 2007 ; HAMILTON Richard F. et HERWIG Holger H. (dir.), *The origins of World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; KRUMEICH Gerd, *Le feu aux poudres. Qui a déclenché la guerre en 1914 ?*, Paris, Belin, 2014 ; JOLL James et MARTEL Gordon, *The Origins of the First World War*, Londres, Longman, 2006 ; MACMILLAN Margaret, *Vers la Grande Guerre. Comment l'Europe a renoncé à la paix*, Paris, Éditions Autrement, 2014 ; MOMBAUER Annika, *The Origins of the First World War: Controversies and Consensus*, Londres, Longman, 2002 ; MULLIGAN William, *The origins of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010 ; NEIBERG Michael S., *Dance of the Furies: Europe and the Outbreak of World War I*, Cambridge (MA)/Londres, Harvard University Press, 2011.

nous invite ainsi à relire de manière plus équilibrée les premières années du xx<sup>e</sup> siècle. Car « obnubilé par ce qui se passa ensuite, on a eu tendance à vouloir faire du début du siècle une sorte d'avant-guerre permanente où on se prépare à la catastrophe. C'est en fait une vision tout à fait anachronique », note avec raison Jean-Jacques Becker<sup>23</sup>. L'historien américain Michael S. Neiberg estime lui aussi que l'Europe n'était pas en 1914 « le lieu de passions nationalistes chauffées à blanc à la recherche d'une étincelle, tel l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, pour s'embraser<sup>24</sup> ». Les forces favorables à la paix étaient plus considérables qu'on ne l'écrit bien souvent. Avec Sandi E. Cooper, on peut admettre que « sauf chez un petit nombre de leaders belliqueux et d'organisations militaristes il existait un large consensus en 1914 pour souhaiter la paix et le règlement pacifique des conflits<sup>25</sup> ». Si cet aspect a été peu souligné par les historiens, c'est que ces derniers ont été davantage enclins à repérer les processus conduisant à l'éclatement de la guerre, que ceux qui pouvaient lui faire obstacle, et qui avaient pourtant opéré lors des précédentes crises internationales.

Il n'en reste pas moins que la question de l'échec des défenseurs de la paix revient de façon récurrente. Elle est, avec la confrontation directe des hommes et des femmes de paix avec la guerre, un des fils qui parcourent tout cet ouvrage. Les auditeurs du colloque avaient pu le constater lors de la table ronde conclusive, tous les historiens en présence ne suggéraient pas la même réponse à cette question de l'échec, pas plus que ne l'avaient fait les acteurs qu'ils étudiaient. À ceux – une bonne partie des pacifistes juridiques, au moins dans le camp de l'Entente – qui ont considéré qu'ils n'avaient pas failli à leur mission et qu'une guerre de défense du droit allait permettre de fonder la paix du droit et de la démocratie, se sont opposés les révoltés ou les grandes consciences habitées par l'esprit européen, tels Stefan Zweig ou Romain Rolland, qui ont dénoncé la faillite du mouvement de la paix, en l'accusant non seulement d'illusions mais de suffisance, pour avoir cultivé la bonne conscience dans une sociabilité de banquets en circuit fermé. Pour l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, les pacifistes bourgeois faisaient partie, avec les socialistes et avec tous les guides de l'opinion, des responsables de l'hécatombe fratricide des jeunes héros. On est ici à l'origine de cette fracture sur laquelle insiste Norman Ingram entre le « pacifisme ancien style » et le pacifisme « nouveau style » qui va marquer l'entre-deux-guerres.

Notre ouvrage incite par ailleurs à poser la question de l'efficacité de la stratégie, de plus en plus marquée dans les années qui ont précédé la guerre, qui consistait pour les pacifistes des ligues de paix à insister sur

23. BECKER Jean-Jacques, « Jaurès, la paix, la guerre et l'utopie », *Cahiers Jaurès*, 2/2006 (n° 180), p. 21.

24. NEIBERG Michael S., *op. cit.*, p. 5.

25. « *It is safe to say that, apart from a few belligerent leaders and militarist organizations, the desirability of peace and peaceful settlement of disputes was largely accepted by 1914* », COOPER Sandi E., « European Peace Advocates and the Great War: prevention, protest, resignation, and resistance », *Peace & Change*, vol. 40, n° 2 (avril 2015), p. 217.

leur respectabilité, la scientificité, le caractère positif et réaliste de leurs propositions, pour mieux se démarquer des accusations de sentimentalisme et d'utopie, sans parler de complaisances subversives, qui leur étaient opposées. L'importance qui a été redonnée ces dernières années à la figure de Bertha von Suttner, longtemps présentée comme l'incarnation d'un pacifisme un peu mélodramatique pour ne pas dire « bêlant », incite certains des présents auteurs, comme Werner Wintersteiner, à penser que « seul le pacifisme "sentimental", si honni et ridiculisé, s'avérait capable de faire face à la culture de la violence dominante ».

Ce volume souhaiterait également contribuer au renouvellement de notre lecture du premier conflit mondial qui fut, selon le titre d'un récent ouvrage de l'historien irlandais William Mulligan, une « Grande Guerre pour la paix <sup>26</sup> ». Il est donc plus que jamais nécessaire d'œuvrer au dialogue fructueux entre deux historiographies qui ont eu tendance à s'ignorer, celle de la guerre (*War Studies*) et celle de la paix (*Peace Studies*), au service d'une vision globale de la Grande Guerre, où la question de la paix joue un rôle capital. Car, ainsi que le souligne l'historien Nicolas Beaupré, « la guerre ne saurait être un état permanent. Une fois entré dans le conflit, il n'y a pour ainsi dire que deux issues : la mort ou la paix. Il est donc logique que la paix soit pour l'ensemble des combattants et des non-combattants le principal horizon d'attente, puisqu'elle est tout simplement la sortie d'une guerre considérée comme nécessairement transitoire. Cette paix est à la fois désirée et inéluctable, car la guerre ne saurait durer éternellement <sup>27</sup> ». Toutefois, au fur et à mesure que la guerre s'est prolongée, l'espoir de « la paix par la victoire » s'est retrouvé confronté à d'autres formules : « paix de compromis », « paix blanche », voire « paix à tout prix », dont il importe de mesurer l'écho et l'influence au front comme à l'arrière.

Au total, il s'agira pour nous de nuancer l'impression d'une brutale conversion, suscitée par le traumatisme de la guerre, des sociétés européennes à la paix dans les années 1920, en prenant davantage en considération l'attachement des Européens à la paix avant 1914, puis le développement des revendications et imaginaires de paix dès le temps de guerre. Pour autant, on ne trouvera pas dans cet ouvrage l'affirmation de certitudes et l'exposé d'une thèse univoque, mais plutôt, autour des défenseurs de la paix, une pluralité d'éclairages, d'hypothèses et de points de vue, des approches souvent convergentes mais parfois s'écartant, s'efforçant non seulement d'innover mais de comprendre, proposant ainsi aux lecteurs de les accompagner dans ce travail ininterrompu de réflexion historique.

26. MULLIGAN William, *The Great War for Peace*, New Haven, Yale University Press, 2014.

27. BEAUPRÉ Nicolas, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/1 (n° 117), p. 177.